

Tragédie . . .

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 17 septembre 1934

Quant à ceux sur qui s'est abattu le mal de cette tragédie — et ils sont plus de soixante-dix parmi les savants d'al-Azhar — ils l'ont reçue comme leur foi leur avait appris à recevoir le malheur : avec patience, avec constance, avec foi en ce qui est juste, avec confiance en la justice de Dieu, et dans l'attente de cette équité qui, même si Dieu venait à la différer pour les éprouver, pour mettre à l'épreuve leur vertu, pour accroître leurs bonnes actions et multiplier leur récompense, ne manquera pas de les atteindre en fin de compte — car Dieu, exalté soit-Il, a fait savoir qu'Il ne lèse en rien les hommes, qu'Il ne laisse perdre le dû de personne, et qu'Il ne se dresse jamais entre l'opprimé et l'équité qui lui revient.

Quant à ceux qui ont mis en scène cette tragédie, qui ont déversé son mal sur les opprimés sans retenue, ils demeurent exactement tels qu'ils étaient le jour où ils se sont livrés à cette cruauté et se sont portés à cette violence — des hommes forts et vigoureux, savourant la douceur de la vie, se délectant de ses bienfaits, souriant à la lumière du soleil quand ils se lèvent le matin, se rassurant dans l'obscurité de la nuit quand vient le soir, s'entretenant les uns avec les autres, se rassurant les uns les autres, se ménageant les uns les autres, menant leur vie après cette tragédie exactement comme ils la menaient auparavant — nulle tristesse ne touchant leur cœur, nul chagrin n'atteignant leur âme, nul remords ne parvenant à leur conscience, nulle mélancolie n'assombrissant leur visage, comme s'ils n'avaient rien fait, comme s'ils n'avaient lésé personne, comme s'ils n'avaient jamais privé des enfants de ce qui ne devrait jamais leur être retiré : cette subsistance licite que de bons pères gagnent pour leurs innocents petits.

Comme s'ils n'avaient pas chassé des hommes de cette sécurité qui devrait être celle des savants, vers cette crainte qui ne devrait jamais être celle des savants ; comme s'ils n'avaient pas détourné du savoir des hommes nés pour le savoir, ni éloigné de l'enseignement des hommes qui avaient consacré leur vie entière à l'enseignement ; comme s'ils n'avaient pas empêché d'enseigner la religion et d'y appeler des hommes qui s'étaient précisément formés pour enseigner la religion et pour y appeler.

Oui, ceux qui ont provoqué cette tragédie jouissent à présent de la douceur de la vie, tandis que plus de soixante-dix de leurs frères en

savoir endurent une existence rude et amère ; ils savourent les bienfaits de la vie, tandis que certains de leurs frères en foi souffrent de la pire détresse que connaissent les hommes en ces jours sombres ; ils sourient au soleil quand ils se lèvent le matin, tandis que certains de leurs frères en savoir et en foi accueillent ce même soleil avec des visages où ne se dessine nul sourire de confort, de sécurité ou de paix, mais seulement le sourire de l'endurance patiente, de l'acceptation du décret divin, et de la confiance que la justice de Dieu est proche.

Ils se rassurent dans l'obscurité de la nuit quand vient le soir, tandis que certains de leurs frères en savoir et en foi accueillent cette même obscurité le cœur endolori par le mal que leur a infligé le jour, l'âme inquiète et appréhensive du mal que pourrait leur infliger le lendemain, et pourtant, dans leur conscience, avec foi et confiance que la justice de Dieu est proche malgré tout.

Oui, ceux qui ont provoqué cette tragédie il y a trois ans demeurent exactement tels qu'ils étaient le jour où ils l'ont provoquée. Le remords n'a pas encore atteint leur âme ; le chagrin n'a pas encore atteint leur cœur ; il ne s'est pas encore dessiné devant leur conscience qu'ils ont lésé leurs frères, qu'ils se sont abattus sur eux sans nul droit de le faire, qu'ils se sont montrés cruels envers eux sans aucune cause justifiant la cruauté, qu'ils leur ont souhaité le mal alors qu'ils auraient dû leur souhaiter le bien, et qu'ils les ont jetés — eux, ainsi que les femmes, les enfants et les proches à leur charge — en proie à ces bêtes voraces qui infestent aujourd'hui la vie égyptienne en ces jours : les bêtes de la peur, de l'angoisse, de la misère, du malheur et du dénuement.

Oui, ils ne se sont pas attristés, ils ne se sont pas repentis, ils n'ont rien évoqué de tout cela, ils n'y ont pas songé un seul instant. Et pourtant trois années suffisent pour que le pécheur se repente, pour que celui qui s'est fourvoyé revienne au droit chemin, pour que l'insouciant se réveille de son insouciance, pour que l'ignorant sorte de son ignorance, pour que quiconque est capable d'en tirer une leçon la tire, et pour que quiconque est disposé à goûter à la fois la douleur et la douceur du remords l'éprouve enfin.

Trois années suffisent pour la réflexion, pour la méditation, pour le retour au vrai et l'abandon du faux, pour la correction de l'erreur et la réparation due à l'opprimé. Ces trois années suffisent pour que le Cheikh d'al-Azhar et ceux qui l'ont assisté dans cette tragédie en viennent à comprendre qu'ils s'étaient montrés excessifs envers eux-mêmes et

envers ces hommes, qu'il était de leur devoir, pour eux-mêmes comme pour ces hommes, de se repentir de cet excès et de revenir à la juste mesure qui leur sied, qu'ils s'étaient trompés, et qu'il était de leur devoir de revenir au droit chemin, de restituer à ces hommes leur dû, et de les ramener là où ils exerçaient autrefois. Mais jusqu'à ce jour, le Cheikh d'al-Azhar et ses associés n'ont rien voulu comprendre de tout cela — ou bien ils ont refusé de le comprendre — ou peut-être savaient-ils tout, au moment même où ils accomplissaient ce qu'ils ont accompli, et ont-ils néanmoins persisté, sans crainte ni appréhension, sans songer un instant à quelque reddition de comptes que ce soit.

Combien les cœurs des hommes peuvent être durs et grossiers ; combien leurs natures peuvent être rudes et insensibles ; combien certaines consciences aiment à s'abandonner au sommeil. Voilà trois ans que le Cheikh d'al-Azhar et ses associés observent ces hommes opprimés, supportant l'injustice, souffrant de ses tourments, y résistant avec dignité, l'endurant avec une force d'âme certaine — et sans doute ce qu'ils voient de leur situation, ce qu'ils savent de leurs épreuves, suffirait-il à empoisonner leurs journées et à chasser le sommeil de leurs paupières durant la nuit. Pourtant le Cheikh d'al-Azhar et ses associés passent leurs jours dans une aisance heureuse et sereine, et dorment leurs nuits d'un sommeil profond, sans que nul souci ne trouble leurs paupières, sans que nul remords ne les inquiète, sans que nul rêve ne les hante.

Je savais, avant même que Sidqi Pacha n'étende sur les Égyptiens l'ombre de cette ère, que le monde recèle beaucoup d'injustice, et que tous les hommes sont exposés à la fois à commettre le mal et à le subir. Mais jamais, de toute ma vie, je n'aurais pu imaginer que le noble al-Azhar lui-même serait frappé de ce qui l'a frappé en cette ère — que les moyens de subsistance de plus de soixante-dix de ses savants seraient coupés en un bref instant, sans interrogatoire, sans enquête, sans procès, sans égard pour aucune sainteté qui méritât d'être respectée, sans considération pour aucune circonstance, sans une pensée pour ce qu'il adviendrait de ce nombre immense de savants religieux et des jeunes et faibles qui dépendaient d'eux, sans le moindre compte tenu des étudiants qui fréquentaient leurs cours et comptaient sur eux pour approfondir leur compréhension du savoir et de la religion.

Je n'aurais pu imaginer qu'un tel événement pût jamais frapper al-Azhar, car je croyais que la position d'al-Azhar en matière de religion le protégerait à jamais d'une injustice aussi ignoble, d'événements aussi

considérables. Mais les jours de Sidqi Pacha ont voulu nous montrer toute chose, contraindre l'histoire à consigner ce qu'elle n'avait jamais eu coutume de consigner depuis la fondation d'al-Azhar, et établir que plus de soixante-dix savants furent appréhendés sur simple soupçon, punis sur simple conjecture, eux qui vivaient auparavant dans la sécurité et la sérénité, précipités en un bref instant dans l'angoisse et la crainte.

Je n'aurais pu imaginer non plus que les savants d'al-Azhar perdraient ce que des hommes de religion ne devraient jamais perdre entre eux : la compassion mutuelle, le refus du mal, le rejet de l'injustice, la résistance face à l'agression. Mais il semble que la dureté du règne de Sidqi Pacha, la sévérité de son jugement, et ces multiples formes de violence qui enveloppaient chaque chose et chaque être, se soient révélées plus fortes que les liens de compassion entre hommes de religion ; elles ont chassé ce nombre immense d'al-Azhar et l'ont jeté à la rue, sans qu'un seul savant d'al-Azhar ne s'élève pour protester, sans qu'une seule voix parmi eux ne se fasse entendre en objection. Il est fort probable que beaucoup d'entre eux se sont tenus à l'écart de ces hommes opprimés, craignant d'être eux-mêmes soupçonnés, ou mal jugés, ou frappés de la même injustice et de la même oppression qui a frappé ces autres.

Ainsi la corruption a-t-elle atteint son comble, et le mal sa limite extrême, en ces jours où l'injustice violente survient précisément là où l'injustice ne devrait jamais survenir — et quand elle survient, nul ne la condamne ; tous s'y soumettent, tous la craignent, et ceux-là mêmes qui devraient être les défenseurs de la justice et les protecteurs du droit deviennent craintifs et appréhensifs, implorant Dieu d'écarter d'eux le mal, de détourner d'eux le malheur, et de se montrer clément envers eux dans Son jugement.

La faiblesse ne saurait descendre plus bas que cela. Nul espoir ne peut être placé en des hommes qui, par faiblesse, en arrivent à un tel état. Nul bien ne peut être attendu d'hommes qui accueillent le mal de cette façon.

Nulle réforme ne peut être espérée d'hommes si parfaitement à l'aise avec une corruption pareille. Et pourtant, malgré tout cela, ces savants, au nombre de plus de soixante-dix, qui ont supporté patiemment cette injustice pendant trois ans, croient que la justice de Dieu adviendra, et qu'elle est proche — et nous croyons avec eux, de la foi la plus sincère, que la justice de Dieu adviendra, qu'elle est proche, et qu'elle leur

restituera leur dû — non point par les mains des hommes d'al-Azhar, mais par les mains d'autres hommes.